Des masses de combattants ne peuvent se heurter sur les champs de bataille, sans qu'il n'en résulte une infinité de victimes et des flots de sang répandu. Les hostilités ne peuvent se prolonger longtemps sans qu'elles n'entraînent la ruine de beaucoup de fortunes particulières et souvent celle des Etats. Cela prouve simplement que la justice pour les peuples est coûteuse, que la guerre est un formidable tribunal établi entre les nations, que les gouvernements ne doivent y recourir que dans l'extrême nécessité. Mais, il n'y a rien dans tous ces maux, qui rende les Croisades particulièrement odieuses, et qui prouve que les souverains et les peuples du moyen âge aient manqué de sens en les entreprenant. Quand M. Viennet taxe de *pieuse folie* nos expéditions saintes, parce qu'elles ont laissé derrière elles la *dépopulation, l'anarchie*; parce qu'elles ont consommé des générations entières; parce qu'elles ont été, parfois, conduites sans *discipline*, sans *prévoyance*, etc., M. Viennet fait tout simplement du lieu commun et de la déclamation; il montre qu'il n'a point sérieusement remué l'époque où se sont accomplies les Croisades, qu'il ne s'est rendu compte ni de l'esprit qui animait nos pères, ni du mobile qui les faisait agir, ni de la trace profonde que leurs pas ont laissée dans le sol de l'Europe et de l'Asie.

Les Croisades, une pieuse folie!... Certes, une pareille qualification pouvait être accueillie avec faveur, il y a cent ans, lorsque, grâce à une ignorance dédaigneuse du moyen âge, on n'y voyait que fanatisme, barbarie, dévotion ridicule; lorsque Voltaire, et, à son exemple, les encyclopédistes couvraient de leurs risées le zèle des chevaliers pour la délivrance d'un tombeau, leur ardeur à aller attaquer des peuples qui, disait-on, ne leur demandaient rien; lorsque grands et petits sophistes mesuraient les œuvres de nos pères aux mesquines idées de leur philosophisme anti-chrétien; lorsque